

Cada trabajador
tiene una historia

¡Queremos la tuya!

**• TRABAJADORES
POSITIVOS
ESCRIBEN!**

**Concurso literario sobre el VIH/SIDA
y el mundo del trabajo**

auspiciado por la Organización Internacional del Trabajo (OIT)
y la Confederación Sindical Internacional (CSI)



Apoyan:



Organización
Internacional
del Trabajo

Mándanos tu historia a:

CORREO: Concurso "¡Trabajadores Positivos Escriben!"
Eric Stener Carlson, Especialista Sub-Regional en VIH/SIDA
Organización Internacional del Trabajo (OIT)
Av. Dag Hammarskjöld 3177- Vitacura
Casilla 19.034, Correo 19 - Santiago de Chile

O A NUESTRO E-MAIL: trabajadorespositivos@oit Chile.cl

**Les travailleurs/euses
positifs/ves écrivent !**





Les travailleurs/euses positifs/ves écrivent !

L'Organisation internationale du travail (OIT), la Confédération syndicale internationale (CSI) et la Confédération syndicale des travailleurs/euses des Amériques (CSA) sont heureuses d'annoncer le résultat du tout premier concours littéraire intitulé « Les travailleurs séropositifs écrivent ! ».

Nombreuses sont les histoires de stigmatisation et de discrimination fondées sur le statut VIH sur le lieu de travail. Nombreuses également sont les histoires de travailleurs et d'employeurs qui rejettent les personnes infectées et affectées par le virus.

Toutefois, les histoires de travailleurs et d'employeurs manifestant une solidarité avec leurs collègues séropositifs sont également nombreuses.

Nombre de travailleurs peuvent nous expliquer la manière dont le lieu de travail peut être un lieu d'acceptation, d'amitié, d'attention et de soutien, un lieu où « le travail décent » signifie que tous les hommes et femmes, quel que soit leur statut VIH, réel ou supposé, bénéficient d'un travail productif dans des conditions de liberté, d'équité, de sécurité et de dignité, où les droits sont protégés et où une rémunération adéquate et une couverture sociale sont garanties.

Nous savions que ces histoires positives existaient et nous souhaitons les entendre. Le concours « Les travailleurs séropositifs écrivent ! » s'adressait à tous les travailleurs et employeurs en Amérique latine. Les principaux critères étaient que les auteurs devaient être un travailleur/employeur vivant avec le VIH ou un travailleur/employeur qui avait aidé ses collègues séropositifs, améliorant ainsi leur lieu de travail. Ils pouvaient écrire un récit, une brève histoire, un poème ou tout type de réflexion par écrit de 1.500 mots au maximum.

Si vous souhaitez mentionner ou utiliser les textes annexés, veuillez citer « Matériel du concours de l'OIT/CSI (2010) « Les travailleurs séropositifs écrivent! 2010 » disponible à l'adresse suivante: <http://www.ituc-csi.org/+-hiv-aids-+.html> ».



Cadre du travail éducatif positif

Auteur: Mariana Iacono, travailleuse dans le secteur de l'éducation en Argentine

Quand à vingt ans j'ai reçu mon diagnostic séropositif au VIH, j'ai immédiatement compris que je n'allais pas pouvoir faire autrement que d'être visible, c'est-à-dire raconter que j'avais le VIH. Je connaissais déjà ma vocation : le « travail social ». J'obtins mon diplôme de travailleuse sociale, à dominante pédagogique, spécialisée en éducation. Je me demande toujours si ce n'est pas inconsciemment que j'ai choisi cette orientation. Comme pour travailler dans les écoles publiques on obtient son poste par les points obtenus dans un concours public, on ne subit jamais de tests avant de commencer à travailler. Traduction : je ne serai pas discriminée en raison du VIH pour accéder à un poste de travail dans le cadre éducatif.

Je travaille comme professionnelle de l'éducation dans un collège et un lycée, qui regroupent tous deux des adolescents et des jeunes. J'enseigne également la « construction de la citoyenneté », matière qui ne requiert pas de notation chiffrée et permet donc de travailler les thèmes sociaux sans sentir la pression de mettre des notes : l'attention et la participation des élèves sont ainsi plus décontractées.

Dès le départ, j'ai su qu'informer mes collègues, mes camarades enseignants et les élèves de mon diagnostic positif au VIH allait devenir un outil de travail. J'allais pouvoir mêler mon engagement pour ce qui est du VIH/sida à ma militance relative à l'éducation. J'étais soutenue corporativement par le Programme de promotion et prévention du VIH/sida de la CTERA¹.

En 2009, avec douze autres personnes d'Amérique Latine qui vivent avec le virus, nous avons lancé la campagne « Passion pour la vie »², dans le cadre de l'IMLAS, l'Initiative des médias latino-américains contre le sida. Cela allait représenter un énorme changement dans ma vie et produire véritablement plus de fruits dans mon travail ainsi que dans la lutte contre la stigmatisation des personnes séropositives. Cette campagne comportait deux volets : un spot publicitaire de 30 secondes qui passait à la télévision ouverte et câblée, sur internet et à la radio, et d'autre part, des interviews largement diffusés par l'IMLAS dans des revues, des journaux, des programmes de la télévision publique et des radios. Cela impliquait que j'allais être visible dans les médias de masse et que je ne pourrais plus compter sur le droit à la confidentialité, mais de mon propre chef.

¹Confédération des travailleurs de l'éducation d'Argentine

²Site Web: www.pasionporlavida.org

Pour cela, avant la campagne j'ai travaillé la question en thérapie et j'ai reçu le soutien de l'organisation dont je suis membre, le RAMVHIS, le Réseau argentin des femmes vivant avec le VIH/sida³, tout cela bien sûr sans compter en premier lieu ma famille, mon copain, mes ami(e)s qui sans le savoir allaient contribuer à la lutte contre la discrimination des personnes séropositives.

Le jour du lancement de la campagne arriva... les interviews, les émissions de télévision et de radio. Il fallait ensuite attendre les réactions et les répercussions. Elles ne mirent pas longtemps à surgir.

On me demandait si c'était vrai, si ce n'était qu'une publicité, si c'était la raison pour laquelle j'avais pris en charge les formations sur le VIH et j'insistais tellement à leur inculquer une responsabilité en matière de santé sexuelle et de reproduction. On m'interrogeait sur ma santé. Quelques accolades spontanées données dans la cour furent parmi les réactions les plus inattendues : c'était une manière de m'apporter un soutien sans rien dire de plus qu'un « hier je t'ai vue à la télé ». Ce fut également le cas de garçons de plusieurs classes, le jour où un camarade avait apporté une des revues en cours, que nous avons utilisée comme déclic pour retravailler le thème en apportant notre part de témoignage ; il n'y avait aucune raison pour ne pas le faire car les élèves étaient en demande et à travers une histoire de résilience, ils allaient toutes et tous pouvoir concrétiser les connaissances qu'il avaient acquises sur la discrimination, le VIH, la stigmatisation et la vie quotidienne.

À la récréation, des enseignants venaient dans la salle des professeurs pour me faire part des commentaires des élèves ou me dire qu'ils avaient eux-mêmes vu une des interviews. On commençait donc à parler du VIH, des modes de transmission, des méthodes de prévention, des traitements. La directrice d'une des écoles raconte toujours avec un certain orgueil que la travailleuse sociale de l'établissement a le VIH et elle en discute normalement avec tout le monde, ce que j'assume comme tout naturel. Les professeurs de biologie m'invitent à participer dans leurs cours d'éducation sexuelle et de santé reproductive.

À aucun moment, je n'ai vécu une situation de discrimination de la part du personnel enseignant dans les écoles. Toujours, ils ont eu une attitude positive, s'attachant à obtenir plus d'informations sur la question et sur le nouveau vocabulaire qui ne génère pas de stigmatisation ni de discrimination chez les personnes vivant avec le VIH.

La travailleuse sociale qui travaille avec acharnement la question du VIH et des personnes qui vivent avec le VIH s'est donc transformée en un référent dans le cadre éducatif d'un district, celui d'Avellaneda, grâce à l'acceptation et la solidarité des collègues de travail dans le domaine éducatif.

Depuis que mes camarades enseignants ou non enseignants, les élèves, les familles et toute la communauté éducative ont appris et sont au fait de mon diagnostic, ils me démontrent que l'implication des personnes vivant avec les VIH et le fait de pouvoir leur donner une identité contribue à défaire les préjugés, à briser les stigmatisations et à travailler contre la discrimination, à lutter pour obtenir des lieux de travail aimables, en particulier à l'école, où la discrimination est quotidienne.

³Site Web: www.ramvhis.org.ar

Avec du travail, des efforts, une prise de conscience et des orientations, le domaine de l'éducation peut devenir un lieu de travail de tolérance, de solidarité et de dignité pour tous les travailleurs/euses vivant avec le VIH.



Les yeux de Daniel

Auteur: Jorge, travailleur dans le secteur de l'éducation au Chili

Ce jour-là, Sebastián Alvarado entra sans saluer, pâle, les yeux rivés au sol. Les plaisanteries auxquelles il avait habitué ses collègues firent défaut ce matin et la muraille de fer qu'il avait interposée entre lui et les autres resta impénétrable malgré plus d'une tentative subtile de l'aborder. Daniel, un petit garçon, après avoir laissé la porte se refermer derrière lui, s'était assis au dernier rang de la salle de classe et se balançait en faisant les grimaces les plus comiques.

Les mains de Sebastián tremblaient fébrilement et, tel un aimant inconscient, elles se rejoignirent devant son torse pour se soutenir l'une l'autre. Il avait les lèvres sèches et les yeux qui auparavant brillaient avec tant d'intensité étaient aujourd'hui comme bleuis par le froid. Il sortit une enveloppe blanche de son cartable et l'ouvrit maladroitement pour en retirer la feuille qu'elle renfermait. Il souhaitait que ce fût une erreur, un cauchemar ou un film de fiction. Il désirait avoir mal lu, avoir confondu les mots ou le nom du destinataire. Ses yeux firent leur travail et il déchiffra à nouveau le mot lapidaire qui le condamnait à l'obscurité d'un futur qu'il n'osait encore regarder. Il froissa brusquement le papier entre ses doigts. Un sentiment d'impuissance envahit son cœur. Avoir appris qu'il était l'hôte du plus méprisable des êtres lui avait fait abandonner son rôle de maître. Il était redevenu l'être humain qu'il avait été et serait éternellement. La tristesse, la mélancolie, l'angoisse et la nostalgie se mêlèrent en un sentiment tout simplement humain, qui se matérialisa en un sanglot de désespoir.

À ce moment-là, Daniel cessa de gigoter. Du haut de ses six ans à peine, du fond de son monde qu'il refusait de quitter, il s'approcha de son enseignant, de cet homme qui lui avait tellement appris, fermement mais tendrement. À son jeune âge, il réussissait à comprendre que quelque chose n'allait pas comme d'habitude, il voyait sur le visage de son instituteur les signes de son tourment : les yeux étaient humides, la gorge gémissait et le sourire de toujours s'était évanoui. Daniel ne savait que dire, pour lui les mots n'étaient que des ornements qu'arboraient les visages des autres ; il avait décidé, à deux ans, de ne pas les apprendre parce qu'il n'avait aucune vanité. Jusqu'à ce jour, il n'avait pas eu besoin de mots et sans doute pour cette raison, il n'émit aucune phrase de consolation, d'accusation ou de regret. Mais, tout difficile que ce geste fût pour lui, il s'approcha de Sebastián et l'embrassa.

Troublé, l'instituteur affligé leva les yeux et trouva dans le regard de Daniel un refuge inespéré, une paix qui inonda son cœur, une complicité qui sans un son lui communiqua que tout irait bien. Dans les yeux de Daniel, Sebastián avait trouvé l'Aleph, le même endroit extraordinaire qu'avait décrit Borges un après-midi d'automne du mois de mai. Après si longtemps, il comprenait pour la première fois le monde de son mystérieux élève et pour la

première fois il trouvait un véritable sens à sa vie. Son petit ange, si différent des autres, lui avait offert aujourd'hui, avec une simple étreinte, la plus merveilleuse preuve d'entendement et de compréhension. Daniel l'avait embrassé et ses yeux reflétaient le plus merveilleux des mondes, où la tristesse se transforme immanquablement en opportunité, où une simple étreinte permet d'aller de l'avant, même lorsqu'on est différent ou que le destin nous mène par des chemins indésirables. À six ans, le petit Daniel donnait une leçon de vie à Sebastián.

Le jour suivant, il présenta sa démission dans une note succincte dont les mots masquaient la tristesse et le trouble et ne réussirent pas à communiquer à sa directrice les raisons d'une décision si radicale. Eliana était une femme courageuse ; la plus grande aspiration de sa vie était de donner la meilleure éducation possible à un petit groupe d'enfants exclus par l'incompréhension de l'éducation actuelle. Daniel, le petit garçon qu'elle avait porté neuf mois en son sein, était d'ailleurs dans son cœur la raison la plus stimulante de ses efforts.

Elle interrogea sans relâche Sebastián, sans autre intention que de chercher à comprendre ses motifs. L'instituteur, ployant sous le chagrin, ne résista pas à son questionnement respectueux et épancha les blessures de son cœur. Eliana fut submergée d'émotions diverses et se sentit tout à coup revenir quatre ans en arrière. Elle se vit assise face au bureau du médecin qui lui expliquait patiemment que son fils n'était pas « normal ». Elle vit reflétées dans les yeux de Sebastián toute l'impuissance et l'amertume ressenties lorsqu'on voit les portes se refermer et que l'on n'obtient que des réponses polies. En face d'elle, un homme bon, la peur dans la peau, la regardait désespéré. Eliana ferma la porte aux préjugés, prit la lettre et la déchira.

De nombreux hivers ont recouvert la ville de leurs guirlandes de glace. Aujourd'hui, Sebastián forme une ronde avec Daniel. Après tant d'années, dans sa tristesse, il trouve accueil et tendresse, il trouve la joie de ceux qui ont dû un jour parcourir le même chemin.



Briller avec le VIH

Auteur: José Willan Montano Ferrel, travailleur dans une organisation des droits humains en Bolivie

Entre incertitudes et méconnaissances
Passaient les minutes et les heures en alourdissant mon attente d'un
Résultat

Le papier en main
Je devais surmonter ma crainte et découvrir la réalité

Positif

Le monde se brisa face à mes yeux
Silences, doutes, peurs... s'emparèrent de mon corps
Et moi
Je décidai de le taire

Indubitablement il semblait
Que les jours nuageux étaient interminables
C'était mon seul revenu
Mon travail
Prit fin
Les temps difficiles m'encerclèrent

Mais les bons temps arrivèrent
Petit à petit mes doutes s'enfuirent
Le temps affronta mes craintes
Et sortit victorieux
Un chemin d'espérance s'ouvrit devant mes pas
Je fus accueilli
Les bons temps arrivèrent et les mauvais s'en furent

Nous sommes encore sur l'échiquier
Parmi les cases parfois noires parfois blanches
Le travail
Emplit de vie mon corps
Et mon âme surtout
Il me laisse gagner
Et encore gagner

J'ai réussi
J'ai surmonté les obstacles
Mais lui reste présent
Non seulement en moi
Mais aussi chez d'autres
Et chaque jour
J'affronte les décès.

Bien qu'il soit avec moi
Le VIH ne m'a pas vaincu
Je vois le reflet de ma joie
Dans le sourire de ceux qui m'entourent
Et dans la vie même

Ma vigueur resplendit
Au travail
Et surtout
Dans le soutien à mes pairs

Aujourd'hui
Je profite de l'heure l'avenir viendra bien
J'apprécie ma vie
Je m'apprécie
Le VIH ne m'a pas vaincu
Je vis pleinement
Avec des qualités et des échecs
Mais surtout de l'espoir

En brillant

En brillant dans l'obscurité



Trame d'un avenir meilleur

Auteur: « le Tisserand », travailleur du secteur textile de Colombie

À l'instant même où j'appris que j'étais séropositif, je sentis que j'entreprenais un voyage dans un labyrinthe, poursuivi par un monstre dévorateur de chairs. Je sentis une impuissance indescriptible et j'éprouvai une telle solitude que les secondes devinrent éternelles. Mais dans mon trouble, j'abritai également l'espoir que quelqu'un me sauve de ce cauchemar.

Je passai plusieurs mois de négation, de compromis à attendre ce héros et je finis par comprendre que mon attente était vaine. J'acceptai enfin la réalité, je cessai de fuir et un sentiment de soulagement en résulta, comme si le prédateur avait disparu. N'ayant plus d'obstacles sur mon chemin, je cherchai la sortie. Mais la maladie avait alors commencé à m'affaiblir : je sentais la fatigue dans les os et par moments, je m'imaginai en train de m'éteindre. C'est dans ce contexte qu'on mit un terme à mon contrat de travail, décision que j'acceptai en considérant qu'ils étaient dans leur droit.

Étant sans emploi, je disposais de beaucoup de temps pour rêver : matinées, après-midi, nuits passées dans une torpeur interminable. Pour tromper la mort, je commençai à tisser un sac, en appliquant la technique du macramé, art que maman m'avait appris, puis je le défis. La peau consumée par le dessèchement, la maigreur symptomatique et un poids de trente-deux kilos n'entamèrent pas ma soif de vivre. Je continuai à recevoir la visite de parents et d'amis, jusqu'à ce que leur peur me fit admettre que je n'étais plus le même. Mon miroir me le confirma un matin, me renvoyant l'image d'un vieillard de trente ans aux cheveux cassants, mais délivré des épouvantables serpents dans la tête.

Pour éviter d'être vu, je me confinai donc dans ma chambre. Une nuit particulière d'introspection, j'observai que les murs ne résistaient plus à tant de souvenirs. Submergé dans les nœuds et les enchevêtrements, je laissai s'échapper mes pensées par-delà mon cloître. Je survolai la ville avant d'atterrir dans une institution où survivaient des personnes atteintes du VIH. Je me souvins alors qu'ils avaient besoin d'un professeur connaissant l'art du tissage à la main. Le matin suivant, je me présentai, offris mes services, passai un test et me déclarai prêt à répondre à l'offre du directeur de partager la vie des habitants du lieu. Sans y réfléchir à deux fois, je quittai mon foyer en laissant dans un coin une partie de ma mémoire enfermée dans une boîte en carton. Je passai la première nuit dans la nouvelle maison sans aucun regret. À neuf heures du matin, je me rendis dans la pièce où se trouvait une table couverte de ficelles, de fils et cordons et je commençai le cours de tissage.

Bracelets, sacs, sets de table commencèrent à surgir de l'apprentissage.

Tous les jours, à une heure de l'après-midi, quelqu'un appelait « À table ». Je me souviens encore que le premier jour, l'odeur de carotte et de chou-fleur envahissait la cuisine et les

commensaux avaient chacun leur verre, leur assiette, leurs couverts. Le silence était tel que nous pouvions même entendre la flamme du fourneau. Je ne peux oublier que nous nous dévisagions mutuellement du regard. Je garde également en mémoire le crissement des assiettes soumises à l'éponge et au savon, la sieste transformée en après-midi de repos. Je me rappelle chaque seconde de cette première journée. Je me réveille tout à coup et je ne sais combien de minutes, d'heures, jours, semaines et mois se sont déroulés. Peut-être une année. C'est en serrant dans ma main le fil conducteur que j'ai trouvé la sortie, ce qui a coïncidé avec la nouvelle que les militants avaient obtenu des progrès dans l'accès aux médicaments antirétroviraux (ATV Atazanavir).

Avec le traitement, mes muscles et mes os se sont renforcés et des pensées nouvelles m'ont envahi. Cette fois-ci, je ne voulais pas les voir partir en fumée, mais je me rendais bien compte que ne pouvais pas tenter ma chance car je dépendais de l'institution, y compris pour mes déplacements. Je n'avais rien dans les poches et je passais la majorité du temps à la maison, dans une cour intérieure couverte d'une toiture transparente. Neuf autres compagnons faisaient de même et cet endroit devint notre lieu de rencontre, une sorte de laboratoire d'idées. En échangeant nos pensées, nous tombions sur un même besoin, le manque d'argent pour satisfaire la moindre envie.

Un après-midi, quelqu'un proposa : pourquoi ne pas vendre les produits que nous avons élaborés ? Cette question nous remit en question et fit renaître, chez la majorité d'entre nous, la capacité de survivre. Nous exposâmes notre travail et nos ouvrages aux volontaires, aux membres de l'association, aux amis, et de prime abord cela nous avait paru simple mais ensuite nos produits n'éveillèrent plus aucun intérêt. C'est à mon avis ce qui arrive si la vente ne se base que sur les sentiments.

Nous n'étions pas disposés pour autant à nous laisser abattre dans notre élan, car nous avions vu qu'il était possible d'élaborer un projet visant à générer des revenus complémentaires pour les personnes vivant avec le VIH et leurs familles. C'est grâce à cette aspiration que par la suite j'ai pu affronter ces fantômes que je n'avais pu vaincre auparavant.

Poussés par l'envie de produire, de commercialiser et de créer des revenus complémentaires, nous avons réussi à attirer un financement, un « capital semence ». Nous avons pris contact avec des personnes désirant s'engager dans notre entreprise : des hommes et des femmes de tout âge, race, croyance, orientation sexuelle, séropositifs et séronégatifs.

Mais, le jour de l'ouverture, on aurait cru que tous les maux s'étaient échappés de la boîte de Pandore : manifestations d'agressivité, de rejet, moments de tension. Puis, petit à petit, nous avons cherché à maîtriser notre réalité : toutes et tous, nous nous sommes renseignés, nous nous sommes formés sur le VIH, sur d'autres infections sexuellement transmissibles, sur les droits sexuels et reproductifs. C'est ainsi que ces conduites ont fini par disparaître. Sans nous en rendre compte, sans vraiment l'avoir prévu, nous avons fait régner dans notre lieu de travail une ambiance de camaraderie, d'amitié, de solidarité et de respect.

Pendant les mois où nous n'avions pas de matière première pour produire, nous nous retrouvions et cherchions des alternatives pour remplir nos objectifs. Plus important encore, nous réfléchissions aux fruits de notre expérience : elle avait commencé à saper le mythe selon lequel le fait de vivre avec le VIH nous rendait improductifs, elle avait écarté le fantôme qui nous empêchait de partager un espace de travail avec des personnes séronégatives et d'orientation sexuelle différente, elle avait banni de notre imaginaire l'idée

que les personnes séronégatives nous rejetaient en raison de sentiments homophobes ou par crainte d'être infectées. Bref, par le partage du quotidien, cette expérience nous avait permis de découvrir que nous sommes tous et toutes différents et de reconnaître que la différence nous enrichit mutuellement.

En regardant en arrière, j'observe cet endroit bâti de rien et réfléchis à l'impact exercé sur tant de vies.

Je me souviens de ceux qui sont venus et n'ont jeté qu'un coup d'œil avant de repartir, de ceux qui sont encore là, de ceux qui sont arrivés trop tard mais nous ont légué leurs rêves, de ceux qui ont partagé leurs illusions, car leur départ n'a pas été en vain et, tout particulièrement, de ceux qui ont métamorphosé leur vie. Je me souviens de cette mère venue avec son fils dans l'espoir de trouver un endroit où le laisser, frappée par le groupe de personnes au travail exprimant un « nous sommes encore vivants ». Par la suite, elle nous a appelés pour nous raconter que son fils était entré dans une entreprise et avait repris sa vie « normale ». Je me souviens de ce jeune qui avait démissionné de son travail, dans l'idée qu'il allait mourir. Lorsqu'il nous rencontra, il fut tellement bouleversé qu'un halo de joie s'échappa de son regard. Deux mois plus tard, il nous invita à organiser un atelier sur le VIH dans son entreprise. Je me souviens de cette femme que la peur de perdre son emploi ravageait au point de se sentir persécutée. Entourée de notre dévouement et de notre amour, elle s'informa sur le VIH, sur ses droits, sur l'importance de commencer un traitement à l'ATV, et elle est aujourd'hui un exemple de dépassement personnel dans son entreprise. Le fait de chercher des revenus complémentaires pour les personnes vivant avec le VIH/sida nous a menés à aborder le thème « VIH et travail ». Des études de terrain nous ont permis de mettre en évidence l'absence de lieux propices à un dialogue franc et ouvert concernant les infections sexuellement transmissibles et le VIH/sida. Nous avons également pu déterminer que dans le cadre du travail, l'expression de la sexualité est par méconnaissance ignorée et prohibée, ce qui favorise l'intolérance à la diversité sexuelle et le rejet de la maladie, quelles qu'en soient les manifestations.

Nous, militantes et militants, avons pour rôle de changer l'histoire. Sur le papier, nous avons obtenu des avancées juridiques, mais nous sommes loin d'avoir réussi à faire respecter le droit à l'intégration sociale. Déclarer que l'on est lesbienne ou gay peut être encore aujourd'hui une cause de licenciement, c'est pourquoi la majorité des personnes ouvertement LGBT sont indépendantes ou n'ont que des emplois informels. Quant aux personnes vivant avec le VIH, il en est pratiquement de même : révéler le diagnostic signifie encore une prise de risques face à la société.

Pour changer l'affirmation commune selon laquelle « les affaires n'ont pas de cœur », nous devons créer des espaces favorables à l'intérieur des entreprises. C'est un premier pas pour que la société évolue rapidement vers la valorisation et le respect de la différence, le plus grand trésor dont dispose l'humanité.

Il s'agit peut-être d'une utopie mais, entre tissus et métiers à tisser, c'est un des objectifs que nous poursuivons afin de pouvoir raconter encore d'autres histoires de travailleuses et travailleurs séropositifs.

Car il y aura toujours quelqu'un ayant besoin de renouer les liens rompus par un diagnostic VIH, quelqu'un cherchant un(e) ami(e) pour l'aider à dissiper sa peur, à identifier la force qui reste en son for intérieur et lui faire connaître ses droits.

C'est parce nous ne sommes pas seuls en tant qu'êtres humains que nous devons faire entendre notre voix et abattre ces murailles qui engendrent stigmatisations et discriminations. C'est parce que nous vivons toutes et tous dans un même univers que nous tissons la trame d'un avenir meilleur.